

Eric Emmanuel Schmitt : Le trajet effectué avec la seule raison ne mène nulle part

Interview de Virginie Larousse avec Eric Emmanuel Schmitt, à propos de son livre *La nuit de feu* (Albin Michel, 2015), par Virginie Larousse dans *Le Monde des Religions*, 27 août 2015.

« Les mots sont inventés pour décrire le visible, pas l'invisible », observe Éric-Emmanuel Schmitt. C'est néanmoins avec justesse et émotion que l'écrivain évoque dans *La Nuit de feu* une « confrontation avec l'Absolu» qui a transformé sa vie et l'a délivré de l'angoisse.

C'était le 4 février 1989. Au cours d'une randonnée dans le désert du Hoggar, Éric-Emmanuel Schmitt se perd, seul. Mais alors que, dans la nuit étoilée, il croit sa dernière heure venue, le jeune homme vit une expérience éblouissante. Une expérience mystique d'une fulgurance telle que l'événement est pour lui une seconde naissance. S'il avait déjà fait allusion à cet épisode, Éric-Emmanuel Schmitt consacre pour la première fois un livre, intime et touchant, à sa «Nuit de feu». Cette nuit-là qui lui a donné foi et confiance dans la vie, tout en étant pleinement conscient des enjeux de notre temps.

Pourquoi avoir attendu si longtemps pour consacrer un livre à cette nuit mystique?

• Parce que j'en étais incapable ! Il fallait d'abord que cette source de foi rencontrée dans le désert devienne un fleuve. Que cette foi à laquelle je n'étais pas préparé trouve sa place en moi, s'empare de moi. C'est avec les années que cette révélation dans le désert s'est confirmée. En sortant du Sahara, je conservais le pouvoir de nier, d'interpréter différemment cette expérience. Ayant reçu une formation d'intellectuel athée, élève de Derrida, étudiant à Normale sup, je ne me reconnaissais pas dans cette nuit; il m'aurait été plus simple de reprendre ma vie de rationaliste. Irrésistiblement pourtant, ce petit filet d'eau est devenu un fleuve, qui non seulement m'habite, mais, peut-être, me constitue. Un jour, j'ai compris que je devais témoigner. Mais je n'en vis longtemps que les difficultés : les mots se montrent inadéquats, inventés pour décrire le visible, pas l'invisible. Ce livre attendait ma maturité. Puisque le langage évoquant une nuit mystique ne peut être que métaphorique, je voulais affermir ma plume afin que la métaphore sonne juste.

Votre récit donne l'impression que vous vous êtes perdu volontairement, comme si vous pressentiez un rendez-vous avec le destin.

• Je ne saurais mesurer la part de hasard, de volonté ou de destin... Peut-être avais-je en effet, au fond de moi, le pressentiment d'un rendez-vous? Aujourd'hui, c'est la lecture que j'en fais: j'ai cherché à me perdre. Tout mon livre ne raconte que ça. N'importe quel récit mystique offre d'abord un récit de la perte. Il fallait, pour ma part, que je perde mon identité d'Occidental, d'intellectuel. Enfin, qu'il s'agisse de hasard, de volonté ou de destin, ce qui compte, à mes yeux, c'est de toujours garder en tête ces trois possibilités. J'ai écrit mon livre avec le souci de rester interrogatif. Je crois que ce que nous avons tous en commun, ce sont ces questions. Ce qu'on appelle l'humanité, c'est le partage des mêmes questions, voire le partage de l'ignorance. Et ce qui nous singularise, ce qui nous différencie ou nous oppose, ce sont les réponses. Il importe de toujours se remettre au niveau des questions. Là est la fraternité humaine, là est l'humanisme.

Vous dites que les mots ne peuvent décrire ce que vous avez vécu. Néanmoins, comment qualifieriez-vous cette expérience?

• Il y a plusieurs moments. Je décris une extase, le fait de passer au-dessus de soi, ce sentiment physique de quitter non seulement son corps, mais aussi la terre, d'arriver en apesanteur... À cette extase succède un deuxième moment où je sens une altérité qui m'entourne, qui m'englobe, qui veut m'absorber: on pourrait appeler cela une confrontation avec l'Absolu. Ensuite, c'est la fusion, l'absorption totale dans l'Absolu. Puis je reviens. Mais, encore une fois, ce vocabulaire me paraît approximatif, non par manque de concentration de ma part mais de façon essentielle, puisque nous ne détenons pas les mots pour raconter cela. J'ai fait l'épreuve d'une transcendance qui était autant un phénomène extérieur qu'intérieur. Aujourd'hui, j'ai l'impression de pouvoir retrouver cet absolu au fond de moi par la méditation, la concentration ou la prière.

Vous affirmez avoir compris, après cette nuit mystique, que tout a un sens.

• Oui, c'est le message qui m'a été délivré. Je percevais soudain que, lorsque je ne comprends pas, c'est ma faute. Que le manque de sens réside dans mon esprit, non dans le monde. Je suis passé d'une

philosophie de l'absurde à une philosophie du mystère: l'absurde est l'absence de sens ; le mystère la promesse de sens. Maintenant, quand je ne saisis pas quelque chose, j'accuse les limites de mon cerveau. J'accepte de ne pas comprendre, et je fais crédit lorsque je ne comprends pas. Voilà une définition de la foi! Se tapit, dans la philosophie du XXe siècle, un orgueil démesuré, puisque l'homme s'y estime le seul créateur de sens, ou, comme disait Heidegger, « le gardien du sens ». Depuis ma révélation, j'habite différemment l'ignorance. Je l'habite non plus avec angoisse et arrogance, mais avec humilité et confiance. Ma foi m'offre d'appréhender le monde avec confiance. De nombreuses personnes rêvent de vivre une telle expérience.

Or, c'est arrivé à vous, qui ne demandiez rien... •

Je n'étais pas du tout indifférent à la problématique de la foi – j'ai soutenu ma thèse sur Diderot et la métaphysique. J'avais travaillé ces questions, mais je croyais détenir la réponse: j'étais athée et je traversais la condition humaine avec angoisse. Je pensais demeurer ainsi jusqu'à la fin de mes jours. Cependant, cet athéisme – qui reflétait celui de ma famille et de mon contexte culturel – avait été fortement interrogé à la lecture d'auteurs comme Descartes, Kant ou Spinoza, qui affirment avoir la foi. Ils m'intriguaient et m'imposaient le respect pour ceux qui croient. Ayant examiné rationnellement les choses, je m'étais dit que je ne pourrai pas répondre à la question de l'existence de Dieu avec la raison pure. J'étais alors devenu agnostique. Je pense d'ailleurs qu'un philosophe est forcément agnostique. De même qu'il existe des arguments non décisifs en faveur de Dieu, de même les arguments en sa défaveur ne s'avèrent guère plus décisifs. J'étais ainsi passé d'un athéisme familial à un agnosticisme réfléchi... que je n'ai d'ailleurs pas quitté. Aujourd'hui, je suis un «agnostique croyant». Dans mon récit, je montre que le trajet qu'on effectue avec la seule raison ne mène nulle part. Lorsqu'on me demande si Dieu existe, je réponds: «je ne sais pas mais je crois que oui». Mon ami André Comte-Sponville dira «je ne sais pas, je crois que non». Une troisième position serait celle de l'indifférence: «Je ne sais pas et je m'en fous» – ce qui est aussi honnête! L'imposture commence quand des gens disent qu'ils savent: voilà les intégristes – qu'ils soient athées ou religieux.

En quoi cette expérience mystique a-t-elle changé votre vision de la mort ?

- Ce qui a changé, c'est que je n'y pense plus. Avant, j'étais obsédé de façon narcissique par ma fin; obsédé de façon amoureuse par la disparition des autres. Ces coups de poignard m'ont été enlevés. Je ne sais rien de la mort. La pire chose qui puisse arriver à la question: «Qu'est-ce que la mort?», c'est une réponse. La mort constituera éventuellement une bonne surprise, à laquelle, cependant, je ne veux pas songer. Je me laisse porter par la vie, je me laisserai porter par la mort. Vie, mort, c'est le même cadeau, qui appelle au même consentement.

Pensez-vous retourner un jour dans le désert ? •

(Silence) En fait, j'aimerais mourir dans le désert. Parce que c'est là que ne suis né une deuxième fois. Aucune tristesse : je rendrai à l'infini la petite part de fini que j'ai été. Je rejoindrai l'immense...

Que reste-t-il en vous de cette béatitude que vous avez connue dans le désert ?

- La capacité de m'émerveiller (silence). Dans Oscar et la dame rose, c'est ce que je fais dire à mon héros : «Vivre tous les jours comme si c'était la première fois », contrairement à ce qu'énonce Tolstoï : «Vivre tous les jours comme si c'était la dernière fois ». Il faut lutter contre la lassitude de vivre, l'illusion de savoir, de déjà vu. Il faut vivre chaque instant comme une aube... C'est cela, avoir la lumière en soi. J'appelle parfois cette attitude cultiver l'esprit d'enfance, parce qu'il me semble que les enfants ont ces capacités : celle de s'étonner – première vertu philosophique selon Platon –, de s'émerveiller, d'accueillir le monde, l'humilité de penser qu'ils sont entourés de mystère. L'enfant sait qu'il ne sait pas – autre vertu philosophique selon Socrate. Ces qualités que l'on perd progressivement, c'est comme si cette nuit les avait réactivées. Avant, j'avais le corps qui partait d'un côté, la tête qui partait d'un autre, le cœur qui partait ailleurs... J'étais totalement disparate. Cette nuit au désert m'a harmonisé. Sur un tout autre sujet, en 2008, vous avez consacré un livre, Ulysse from Bagdad, au sort de ces clandestins qui tentent de reconstruire leur vie ailleurs.

Quel regard portez-vous sur la crise actuelle des migrants ?

- Je suis scandalisé. Scandalisé par notre inhumanité. Qui sont les migrants ? Ce sont des êtres qui demandent une place sur Terre pour vivre et travailler, et on la leur mégote sous prétexte que nous étions là avant! On crée une humanité à deux étages : ceux qui ont le droit d'être là, ceux qui n'en ont pas le droit. Pour moi, cette distinction relève de la barbarie. Le barbare est celui qui croit qu'il existe des êtres inférieurs. Cela dit, je reconnais que je ne détiens pas la solution. Mon regard sur cette question reste celui d'un humain qui voit un autre humain; je refuse catégoriquement de me penser supérieur, d'agir en supérieur. Ce qui m'atterre, c'est de repérer des politiques articulées sur cette haine de celui qui ne doit pas être là. Mais qui est plus légitime qu'un autre sur Terre ? Cette conception d'une

humanité à deux vitesses exprime la barbarie. Et la barbarie parle fort. La barbarie a des partis organisés. La barbarie fédère. De nombreux pays font les frais de la violence islamiste.

Que vous inspire ce contexte?

• Plusieurs remarques : premièrement, ce ne sont pas les religions qui génèrent la violence. Toutes les religions ont vu des hommes commettre des atrocités en leur nom, même le bouddhisme. Ce sont les hommes qui s'emparent de prétextes religieux pour exercer la violence qui grouille en eux. Je ne connais pas de religion qui ne prône le respect ou l'amour. Les religions ont été élaborées pour éviter que l'homme sombre dans la violence. Ensuite, il convient de détacher l'islamisme de l'islam : d'évidence, les terroristes islamistes se livrent à une instrumentalisation de l'islam. Enfin, je trouve que les médias se rendent complices du terrorisme d'une façon qui frôle l'indécence. En favorisant de plus en plus le spectacle – et donc la violence –, ils nous font entrer dans une civilisation qui parle de l'arbre qui tombe, non de la forêt qui pousse. Ce qui finit par engendrer une apologie de mauvaises valeurs. Aujourd'hui, pour la plupart des gens, la célébrité constitue une valeur; or, notre époque offre la gloire à ces terroristes ! Par là, on célèbre la violence, on l'entretient, car d'autres voudront rivaliser. Pourquoi les journalistes ne parlent pas du pompier qui s'est jeté sur un terroriste afin de l'empêcher de dynamiter une usine dans l'Isère ? On ne devrait parler que de lui. Redevenons force de proposition pour vanter ce qui est admirable.

L'écriture, pour vous, est-elle une manière de vous mettre à l'abri du fracas du monde?

• Non. C'est une manière de trouver une boussole pour marcher dans ce monde fracassé. Lorsque j'entame la rédaction d'un livre, j'ignore comment les idées vont s'articuler. Je n'écris pas pour dire ce que je pense, j'écris pour découvrir ce que je pense. La plume va me le permettre en m'offrant des subtilités, des méandres que je n'aurais pas soupçonnés sans elle. Le stylo m'offre une lumière qui me permet de voir ce qui se passe dans mon esprit ou dans le monde. Écrire ne consiste pas à se retirer du monde, mais plutôt à s'en écarter un instant pour y ré-intervenir en proposant une autre lecture du monde. Je me vois comme un écrivain engagé. Cependant, il faut d'abord s'abstraire du monde pour devenir un écrivain engagé. |